

ARMEN LUBIN

**TRANSFERT  
NOCTURNE**

*nrf*

**GALLIMARD**







**TRANSFERT  
NOCTURNE**

DU MÊME AUTEUR

*urf*

LE PASSAGER CLANDESTIN, poèmes, 1946.

SAINTE PATIENCE, poèmes, 1951.

ARMEN LUBIN

**TRANSFERT**  
**NOCTURNE**

*nrf*

**GALLIMARD**  
**5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>**

*5<sup>e</sup> édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage, vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt, numérotés de 1 à 20, et cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

*Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*



TOUT LE TRAFALGAR.



## LE BATEAU-LAVOIR

Tout au fond de la Salpêtrière et vers la droite, se dressait le pavillon Gosset, dont les briques rouges n'avaient encore rien perdu de leur éclat. Tout y était neuf et moderne. Mais ce pavillon de chirurgie n'étant pas complété, faute de capitaux, dissimulait toujours, derrière sa façade moderne, des baraques en bois. Ces baraquements pourris et branlants n'existent plus, car vers la fin du séjour que j'y fis, l'on nous transporta dans d'autres bâtiments, pour livrer les baraques aux démolisseurs.

Quand les gens non prévenus débouchaient dans notre baraque Adrian, après avoir traversé le pavillon moderne, ils restaient extrêmement surpris et comme saisis de froid. Le haut-le-corps était visible, surtout chez les gens d'une

certaine classe. Ce saisissement où répugnance et dégoût précédaient la peur réelle, donnait aux visiteurs une expression si étrange qu'il ne m'était pas toujours facile de réprimer un sourire. C'est alors que je faisais le rapprochement suivant : Au moment de quitter le logis familial, en plein hiver, et d'affronter le froid du dehors, on décroche le pardessus et l'on enfonce le bras dans la manche chaudement doublée. Le poing qu'on a fermé sur la manche du veston, pour retenir celui-ci, sait bien qu'il va se glisser voluptueusement dans le couloir confortable et doté des installations les plus modernes. Mais arrivé au bout du couloir, le poing se crispe et frissonne, pour avoir touché les bords extrêmes de la manche où s'est accumulée l'eau glaciale de la pluie. C'était cela, l'apparition de notre salle, mais en une souillure infiniment plus grande.

L'administration avait donné à notre baraque le nom de Salle Segond (un nom propre, voyons !), mais les visiteurs s'obstinaient à l'appeler Salle Seconde. Quant aux malades, ils la désignaient plus communément sous le nom de « Bateau-lavoir ». Construction en bois provisoirement dressée durant la guerre de 14, elle était arrivée à un tel degré de délabrement que, sous la poussée du vent elle craquait de toutes ses jointures, ses fenêtres s'ouvraient avec fracas, et l'opéré du jour recevait l'averse sur le crâne — à son grand plaisir d'ailleurs ! Sur le

plafond et les parois, la pluie avait tracé des cartes géographiques, les rideaux aux fers rouillés étaient couleur d'urine, et il était impossible de les baisser. Les baissait-on ? Ça ne remontait plus. Après l'observation du médecin qui ne voyait plus clair, on allait chercher une échelle et un garçon de salle, qui arrangeait le rideau au péril de sa vie. Lorsqu'il ne ventait ni ne pleuvait, et que les infirmières n'étaient pas obligées de placer partout des cuvettes pour recueillir l'eau, c'était pis encore. A cause de la chaleur. On était dans une étuve et il était interdit d'ouvrir la fenêtre, la présence de l'opéré du jour ne le permettant pas. Et comme il y avait des opérés tous les jours, ou presque, l'air était constamment empesté. Plus d'une fois j'ai vu défaillir des gens, malade ou visiteur. N'empêche que la salle restait humide sur ses pilotis. Le troisième jour le biscuit se ramollissait, et le sel de la salière obstruait ses six trous. Il y avait aussi des bêtes. En plein jour se baladaient dans la salle souris et cafards. Et si j'ai vu des mille-pattes, à la saison des mille-pattes, c'est parce que mon séjour fut long dans cette salle (cent trente-huit jours). Comme notre chat Kiki était un mâle châtré ayant peur des souris, on avait placé un piège dans la salle. Ça claquait parfois.

La salle Segond contenait trente lits, douze de chaque côté et six dans le milieu. Ces derniers, appelés brancards, disparaissaient quel-

que temps en été. Eh bien ! sur ces trente lits, dix étaient de trop. Tassés et entassés dans ce bateau-lavoir, les malades devaient prêter mille attentions à leurs gestes et mouvements, tout autant que l'infirmière qui avait bien du mal à manœuvrer son chariot de pansement. « J'ai mon permis de conduire », disait-elle, mais elle n'était pas plus heureuse que la cuisine roulante, qui passait en nous frôlant (au poil ! au poil ! criait-on), et qui se cognait souvent aux lits, dans un grand fracas de vaisselle remuée. Le bouillon montait comme un geyser puis se répandait, au grand amusement des titis.

La salle Segond se prolongeait au delà d'un petit couloir, et formait une chambre de dix lits, appelée « la chambre des sénateurs », à cause des discussions épiques qui s'y déroulèrent à un moment donné sur la politique intérieure du Front Populaire. Entre ces deux fractions de la salle Segond, c'est-à-dire dans le couloir même, se trouvait lui — le cabinet ! Comment était-il, ce seul et unique cabinet réservé à l'usage d'une quarantaine de malades ? Je ne saurais le dire, n'y ayant jamais mis les pieds, mais c'est devant sa porte que les usagers lançaient leurs jurons les plus imagés et leurs invectives les plus flamboyantes.

Il me reste à dire maintenant le bon côté de la salle Segond. Non, la salle n'avait pas de bon côté durant le jour, mais seulement la nuit, ou plus exactement durant certaines

nuits. De quoi s'agissait-il ? On me l'a vite expliqué. Nous étions placés dans les parages d'un chenil dont les chiens-cobayes souffraient et mouraient au bout de leurs chaînes. Tantôt comme un être adulte qui serait exaspéré et révolté, mais plus souvent comme un enfant plaintif, le chien hurlait, gémissait et pleurait longuement, alors que les ténèbres sinistres avaient envahi notre salle misérable, et que la veilleuse du plafond, qui était d'un bleu chimique, dardait ses rayons venimeux. Il ne peut pas exister une harmonie plus profonde ni plus parfaite que celle-là même qui se forme entre la salle et le hurlement. Parce que l'homme égaré dans l'enfer du mal ne peut être comparé qu'à cela, à un hurlement interminable qui racle la gorge, alors que le monde sombre dans la nuit.

## 1

## FOCH ET LES MOINEAUX

Le N° 10 est un vieillard majestueux qui me fait face. Il s'appelle Foch comme le maréchal, et va mourir bientôt par épuisement. Il a des sourcils épais, et des moustaches longues

dont certaines mèches se soulèvent, lorsque le vieillard se met à mugir et à grogner. Longtemps il a pesté à propos de tout et de rien, longtemps il a lutté, et victorieusement, contre l'infirmière qui voulait lui tailler ses moustaches, par souci de propreté, lesdites moustaches se chargeant trop de nourriture pendant les repas, mais depuis quelques jours Foch ne dit plus rien. L'air toujours bourru, il attend la mort patiemment, pour ne s'animer qu'à l'approche du jeune interne, auquel il ne dit rien, bien sûr, mais sa physionomie parle bien haut à sa place : « Pourquoi n'es-tu pas resté où tu étais, arlequin ? Je ne t'ai pas sonné, moi ! »

A une heure tapant arrive sa femme, une lourde et épaisse ménagère qui arbore, comme unique parure, un collier de verre rose. Après le bonjour, elle s'installe auprès de son homme, elle croise les mains sur le ventre, elle renifle un bon coup, et se tait. Le couple n'a rien à se dire. Au bout d'un long silence la femme parle tout de même, pour suivre l'exemple de toutes ces épouses qui bavardent autour d'elle. Elle dit :

— T'as bonne mine aujourd'hui, t'sais ?

L'autre :

— Non ! J'ai mauvaise mine et tu n'es qu'une menteuse.

— Comment ça ? Pourquoi menteuse ?

— Parce que de vrais amis m'ont fait com-



prendre ce matin que j'avais mauvaise mine. Quand je me suis mis à la fenêtre, j'ai fait fuir les pierrots.

— T'as fait fuir les pierrots ?

— Les moineaux, quoi ! En voyant ma gueule, ils se sont enfuis tout de suite, comme ça, frrr... ! Ceux-là sont plus sincères. Une bête à Dieu c'est plus sincère, et elle nous fait comprendre quand elle a peur.

Dans le civil, Foch était vidangeur.

## 2

## PENDANT LA CANICULE

Mon voisin de droite est un tout petit bonhomme de soixante-deux ans, souriant et propre, qui me montre les photographies de l'être qu'il aime le plus au monde : son chien-loup.

Tous les jours il reçoit la visite de sa femme et de sa nièce. Cette dernière, qui personnifie la stupidité sur la terre de France, accapare toute mon attention, car les phrases qu'elle prononce forment une telle succession de pé-tards ininterrompus que j'ai la certitude de me trouver devant la face contraire d'une merveille de perfection. Mon étonnement est si

grand que je détaille de près cette fille aux formes rebondies. Mais même sa poitrine superbe me fait sourire avec commisération, parce que la sotte fille n'a pas de maintien du tout. Elle parle sans arrêt à bâtons rompus, et alors que l'oncle explique l'état présent de sa santé, elle lui répond : « Les tortues font toc-toc avec leur carapace quand elles font l'amour. Elles se cognent le derrière, les farceurs ! » (Elle s'est arrêtée au Jardin des Plantes, en attendant l'heure des visites.) « La ferme ! » dit parfois le malade d'une voix plus ou moins faible. Lorsque l'apostrophe a été lancée vigoureusement, la nièce ouvre de grands yeux étonnés, secoue sa jolie tête d'où pendent des boucles d'oreilles incroyables, et verse deux larmes. Mais aussitôt après elle sourit gentiment, et rectifie son maquillage à grands coups de houppette. Elle a désarmé l'adversaire.

Arrive le jour fatidique où l'on opère le bonhomme. Notre salle, qui est chaude comme un hammam, incommode beaucoup l'opéré qu'on a chargé d'un énorme édredon, et qui transpire à grosses gouttes. Il s'efforce de me parler, mais comme on lui a retiré son appareil dentaire, j'ai du mal à le comprendre. Je distingue seulement ces mots :

— N'en peux plus ! Je meurs !

A l'heure des visites arrive la femme toute essoufflée et très rouge, précédée par la nièce

qui marche comme un petit coq, la tête haute, la poitrine dehors, la taille bien prise dans le corset. La femme est si bouleversée qu'elle s'écroule sur ma chaise. Quant à la belle enfant, je lui dis :

— Causez pas ! Il faut le laisser tranquille aujourd'hui.

Elle me fait oui de la tête, mais au bout de deux minutes elle oublie mon conseil et parle sans arrêt, pose mille questions au malade, arrange les couvertures qui n'en ont nul besoin. A la fin, le malade dit :

— J'ai chaud !

La nièce lui répond textuellement, en secouant sa jolie tête :

— Que veux-tu, mon petit bonhomme ! Tout le monde souffre avec ces chaleurs ! Je transpire à tel point que j'ai failli mourir ce matin. Et telle que tu me vois, j'ai du talc entre les fesses !

## 3

## LA MORT DU GAVROCHE

Les brancardiers nous ont amené un gavroche de quinze à seize ans, écrasé par un ca-

mion. Après lui avoir fait sa toilette, l'infirmière est venue près de moi pour dire :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Il était sale comme un clochard.

C'était vrai. Arrivé vers dix heures du matin, il est mort avant midi, après avoir reçu la visite de deux équipes de médecins qui se retirèrent silencieusement, sans intervenir.

Après sa toilette et les visites, lorsque son lit fut dégagé, il lança dans la salle un regard circulaire, un long regard circulaire, et comme les malades le regardaient mais se taisaient, eux qui avaient vite compris le sens exact de l'absence des médecins, cet enfant déjà marqué par la mort et très pâle, a dit :

— Eh ben alors quoi ? On ne cause pas par ici ? Est-ce que je suis à la Salpêtrière ou au musée Grévin ?

Les malades (ces visages de cire) ont tout de suite rompu le silence comme en se bousculant. Tout le monde posait des questions pour se faire expliquer les circonstances de l'accident. L'enfant a dit, en parlant du camionneur qui l'avait écrasé :

— Qu'est-ce que je vais lui casser à ce mec-là ! Attends un peu, mon salaud, on va régler ça plus tard !... Mais tu comprends, moi, j'tenais bien ma droite avec ma bécane, mais il m'est monté d'sus !

Puis il a ajouté :

— Des mecs qui n'savent même pas con-



ARMEN LUBIN

## TRANSFERT NOCTURNE

*Transfert nocturne* relate, dans une première partie, l'expérience de l'auteur dans un hôpital parisien. Avec un réalisme minutieux d'où la poésie n'est jamais exclue, des chapitres brefs, parfois de simples tableautins, nous dépeignent des hommes du peuple en face de la douleur et de la mort. Rires et larmes servent de brancardier durant ce transfèrement qui s'accomplit en pleine nuit, mais sous un ciel criblé d'étoiles.

Cette nuit se creuse et s'élargit - et c'est là le thème de la seconde partie - jusqu'aux ténèbres hantées de l'existence humaine, lorsqu'à la vie d'hôpital succède celle des sanas marins, où le monde se rétrécit au point d'ignorer l'espoir et le désespoir, la haine et l'amour, le passé et l'avenir, alors que dans le temps figé ne règne que le néant et l'azur.

Cette existence de l'auteur s'étale sur une quinzaine d'années. Elle a trouvé son écho dans ses recueils de poèmes (*Sainte Patience*, *Le Passager clandestin*, également parus à la NRF). *Transfert nocturne* reprend et développe quelques-uns des thèmes et des sujets de ces poèmes, avec le sentiment, qui peut bien ne pas être illusoire, d'avoir serré de plus près la vérité. « Je crois que, note Gide dans son *Journal*, les maladies sont des clefs qui nous peuvent ouvrir certaines portes. Je crois qu'il est certaines portes que seule la maladie peut ouvrir. »